

CAMILLE  
DE TOLEDO  
VIES POTENTIELLES

r o m a n

Éditions du Seuil



Ce livre est composé de trois strates de textes.  
Les histoires.  
Les exégèses.  
Un chant.

## Le boucher, une hache sur sa tête

Il apparut au détour d'une rue, hurlant de douleur, le visage tuméfié et couvert de sang. Des passants le suivaient, cherchaient à l'aider, mais il les repoussait. La hache plantée sur sa tête – on aurait dit, méticuleusement, dans le sens de la longueur – séparait le lobe droit du lobe gauche. Il vacillait, le pauvre, s'appuyait sur une porte cochère, se relançait, puis ricochait comme un marin ivre sur les colonnes, les façades, bringuebalé par une houle imaginaire. D'où venait-il? À distance, il paraissait chuter. Il prenait désormais appui sur ses mains comme un tigre ou un musulman. Le roulis du pavé l'obligeait à se tenir, le sol se levait, se redressait comme une passerelle de forteresse. Et l'obstiné, il le poussait de toutes ses forces; on aurait cru un prisonnier se jetant par désespoir la tête en avant contre le mur de sa cellule, ou mieux encore, Achab, le furieux capitaine du *Pequod*, luttant seul comme un démon sur une mer déchaînée à la poursuite d'une puissante baleine parmi les hauteurs extravagantes des vagues,

injuriant Dieu et la Création. Mais quelle vengeance le poussait, lui ? La tempête, Dieu et toutes ses violences se heurtaient à la lame de la hache plantée dans sa tête. Ses espoirs tentaient de passer d'un lobe à l'autre de sa cervelle affreusement mutilée ; et il hurlait, le monstre. Il hurlait en tapant de ses poings sur le pont branlant de la rue. Puis, à force d'obstination, d'efforts surhumains, il triompha du vertige, parvint à se relever. Cette victoire, ce n'était pas celle d'un homme contre la gravité. Ce n'était plus Achab contre la baleine, mais Atlas réveillé, repoussant le monde en hurlant : Je veux vivre ! Il ne se remit pas à marcher, non. Il fut pendant quelques secondes la colonne en ruine du Temple et le flambeau d'une civilisation à venir. La Terre en lui retrouvait un sujet. Il n'était plus le boucher de la Calle del Cristo à Iphrakan, le bourreau des chapons. Autour de lui, les choses et les êtres se rangeaient, aimantés par l'autorité de la hache au sommet de sa tête. Totem ! Totem providentiel ! L'aura, en lui, avait trouvé refuge. Comme un phare sur une côte escarpée, il était à la fois, pour ceux qui assistaient à sa dérive, la promesse du retour et la menace imminente du naufrage. Devait-on s'en approcher ou fuir ? Fallait-il, comme on le fait au front pour les soldats à l'agonie, l'achever et lui offrir, si Dieu accepte les bouchers, la vie éternelle, ou bien s'agenouiller

devant lui comme un croyant ? On l'aurait bien vu à cet instant, figé par quelque magicien, métamorphosé en statue. Il serait demeuré sur son socle en pointant l'horizon du manche de sa hache. La pluie, la neige sur sa blessure, saison après saison. Il aurait traversé les régimes et les siècles sans que personne ne lui prête attention. Mais la place autour de sa statue, l'air de rien, aurait fini par être débaptisée et rebaptisée à son image : place de la Hache. Et si, dans cette postérité glorieuse, sa tête fendue avait encore pu saisir les paroles des passants, il aurait entendu une question, toujours la même : mais cette hache, au fait, qui la lui a plantée ?

### Exégèse 1

Ici commence l'exégèse des *Vies potentielles*. À celui qui préfère ne pas savoir, je recommande de passer son chemin. Je dirais qu'il a parfaitement droit et raison de se méfier des commentaires. J'aimerais moi aussi m'en passer pour m'en tenir au texte principal, mais il faut toujours que je rame à rebours, c'est un mauvais travers. Je contre-écris. Et ce type avec sa hache, par exemple, pourquoi ? Je voudrais savoir pourquoi il apparaît, non, pas au coin d'une rue, mais

dans ma tête. Pourquoi ce type plutôt qu'un autre, dans ma tête? Et pourquoi ne suis-je pas capable d'accepter le flot seul d'une histoire? Pourquoi faut-il toujours que je creuse dans le mur que j'ai maçonné? Est-ce la nostalgie de ce qu'on appelle la vérité? Jamais, depuis que j'ai appris à lire, je ne me suis senti rassasié du roman ou de la seule fable. J'exige d'en saisir les raisons et si je ne trouve pas dans les pages d'un livre une petite lucarne qui me rend plus voyant, il me manque quelque chose. En relisant le fait divers qui a inspiré cette histoire, je me suis vu comme le chien qui tourne autour de son piquet. J'avais l'article découpé entre mes mains et j'ai pensé: ce récit de l'homme à la tête fendue est mon aboiement et cette exégèse, une façon pour moi de mordre le piquet qui me tient en disant: j'ai beau aboyer sans comprendre, je te reconnais, piquet! Je relis, par exemple, cette scène du boucher et je la trouve suspecte. Je soupçonne tout ce qui sort de ma tête. Là, par exemple: qu'est-ce que j'évite en parlant du boucher, de la hache? Quel piquet suis-je en train de contourner? C'est sans doute l'objet de cette exégèse. Trouver de quoi

est fait ce piquet. En commençant ce livre, je m'étais promis de collectionner des gens fêlés pour créer, à l'image des portraits d'ancêtres dans les vieux manoirs, la première galerie de notre orphelinat : une généalogie sans racines. Sans lignée. Mais en relisant, voilà qu'il me vient une question : et si la perception que j'avais de ce monde suspendu était le fruit d'un grand contournement ; celui qui m'empêche de reconnaître, par pudeur, par orgueil, qu'avant d'être orphelin, je fus d'abord un fils ? Voilà peut-être ce que dit le chien qui tourne autour du piquet : où es-tu, mon petit papa ? Et ma petite maman ? Où étiez-vous quand j'étais un enfant ? Et maintenant que vous êtes morts, où êtes-vous passés ?